

Université de Tartu  
Collège des langues et des cultures étrangères  
Département d'études romanes

Neit-Eerik Nestor

GERVAISE ET LA DÉPOSSESSION DANS *L'ASSOMMOIR* D'ÉMILE ZOLA

Mémoire de licence

Sous la direction de  
Tanel Lepsoo

Tartu 2020

## Table des matières

Table des matières .....	2
Introduction .....	3
1. Espace dans le roman.....	5
1.1. <i>L'Assommoir</i> .....	5
1.2 Paris .....	7
1.3. Domiciles.....	15
2. Souci de soi.....	19
2.1. (In)dépendance.....	19
2.2. Travail.....	25
2.3. Excès .....	27
3. Échec .....	30
3.1. Rêve.....	30
3.2. Oubli .....	32
3.3. Liberté.....	33
Conclusion.....	35
Bibliographie .....	37
Resümee .....	38

## Introduction

L'objectif de cette étude est d'analyser *L'Assommoir* d'Émile Zola à travers le prisme de la dépossession. Cela se fera en observant le personnage principal Gervaise. Nous voyons que l'état de dépossession et de désespoir dans lequel les lecteurs la trouvent au début du roman l'envoie en quête d'un retournement de sa vie et elle accomplira de choses à quoi ni elle-même ni personne d'autre ne s'attendait. Bien qu'elle ait pris un bon départ, sa quête finira par échouer. La question principale se pose alors. Pourquoi Gervaise, qui a été au bas de l'échelle sociale et qui trouvera un moyen d'utiliser cette situation comme motivation et source d'ambition, se retrouvera-t-elle alcoolique sans le sou, morte dans un placard sous l'escalier ? Que se passe-t-il dans son esprit pour qu'elle gâchera presque volontiers tout ce qu'elle a obtenu ?

La dépossession est définie comme une « action de dépouiller [quelqu'un] d'un bien matériel » ou « action de dépouiller d'un bien humain, physique ou moral; résultat de cette action » dans le TLFi. Le résultat de la deuxième définition sera utilisée comme point central dans ce mémoire. La définition initiale se concentre sur l'accumulation de capital qui s'exerce par la dépossession légalisée et qui ensuite entraîne une oppression des classes inférieures. Mais le terme n'existe pas seulement dans les critiques d'économie et nous pouvons voir la même formule dans les autres aspects de la vie aussi. L'anthropologue estonienne Aet Annist explique la dépossession comme suit:

La dépossession comme un concept concret et autonome est assez nouveau, qui fait allusion à un processus de pouvoir ou les groupes de la société, qui sont souvent déjà dans une situation quelque peu mauvaise, sont dépossédés de leur terrains, domiciles, gagne-pains, citoyennetés ou nationalités. Cela entraîne à son tour les dépossessions suivantes – soit capital social ou bonnes relations avec les autres groupes de la société. Ces relations assurent que les autres membres de la société, sur qui on peut compter et qui peuvent aider à surmonter les problèmes, t'entourent. D'autre part ceci crée l'impression d'appartenance et d'être un membre précieux de la société; l'impression que la société t'appartient aussi. (Annist, A. 2020)

---

\*Traduit par l'auteur

Alors nous pouvons parler, par exemple, d'une dépossession d'identité qui peut arriver quand les normes sociales changent ou sont en train de changer; par exemple les gens

hétérosexuels qui voient l'acceptation d'autres orientations sexuelles. Également on peut parler d'une dépossession culturelle ou une grande partie de la société est exclus des courants culturels qui dominant.

Nous avons choisi *L'Assommoir* pour ce mémoire parce que le monde et les personnages de ce roman et de toutes les œuvres de Zola sont de bons exemples de personnes dépossédées. Nous allons examiner quels éléments font de l'héroïne Gervaise une personne touchée par la dépossession, ce qui l'a poussée à lutter contre celle-ci, ce qu'elle a fait pour changer la situation dans laquelle elle se trouve, pourquoi elle a échoué dans sa mission, a-t-elle même eu la liberté d'échapper sa dépossession et comment cela se compare avec les pratiques néolibérales de notre société occidentale.

L'analyse dans ce mémoire se basera sur les exemples concrets tirés du roman et sur l'histoire raconté dans le roman et Gervaise en général. Ce mémoire se compose de trois parties. Dans la première partie, nous jetterons de lumière sur le déroulement de l'intrigue du roman et analyserons comment l'espace dans le roman représente la dépossession. La deuxième partie est liée au concept de souci de soi, tel qu'il est proposé par Michel Foucault, et comment ceci s'exprime chez Gervaise – que fait-elle pour échapper à sa dépossession ? Enfin, nous examinerons les raisons qui conduiront Gervaise à sa perte.

# 1. Espace dans le roman

Dans ce chapitre nous allons examiner l'espace du roman et comment ceci renvoie à la dépossession. Tout au long *l'Assommoir*, les espaces où se trouvent et vivent les personnages sont décrits en détail. Nous pouvons voir la dépossession partout dans le monde de *L'Assommoir*. Nous pouvons même dire que le monde du roman est dans sa totalité une représentation de la dépossession. Le quartier principal, le quartier où vivent notamment les membres de la classe sociale la plus basse, est un endroit triste, pauvre, gris, sale, oppressant, rempli de soucis, douleur et travail éreintant. Au milieu de tout cela existe une vie sociale qui est très vivante et en même temps morte. Cette vie est noyée dans l'alcool qui est consommé en quantité énorme pour échapper au monde déprimant que Zola peint.

Presque toutes les chambres où les lecteurs sont accueillis, sont marquées par la même tristesse, saleté et pauvreté. Lorsque nous lisons l'histoire de Gervaise, nous pouvons voir comment les lieux dans lesquels elle opère à certains moments du roman reflètent sa situation dans la vie. Ces réflexions soulignent des efforts de Gervaise contre sa mauvaise situation, mais aussi de son échec et de son impuissance contre cette force gigantesque qu'est dépossession.

## 1.1. *L'Assommoir*

Avant d'entrer dans l'analyse de l'espace du roman, nous pensons qu'il est nécessaire de donner un bref aperçu du roman qui est au centre de cette mémoire. *L'Assommoir* est écrit par Émile Zola et fut publié dans sa version définitive en 1877 et c'est le septième roman de sa fresque littéraire appelée *Les Rougon-Macquart, Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second empire*. C'est l'histoire d'une jeune lavandière, Gervaise, qui se retrouve seule, pauvre et sans but, abandonnée par le père de ses deux fils Lantier. Elle prend les choses en main, épouse un homme, Coupeau, qui est fier d'être sobre et ils travaillent pour avoir une belle vie. Bien que son mari se blesse en travaillant et que toutes leurs économies servent à le soigner, Gervaise réussit à emprunter de l'argent pour ouvrir sa propre blanchisserie. Coupeau ne se remet pas mentalement de cet accident, il devient paresseux et se met à boire de l'alcool. Gervaise

elle-même se met en appétit pour des choses plus fines et comme Coupeau ne travaille pas, Gervaise ne peut pas à lui seul maintenir leur nouveau style de vie. De plus, M. Gervaise commence à donner la priorité aux friandises et au brandy plutôt qu'au travail. Lantier, le père de ses enfants, revient et profite du fait que Coupeau ne fait plus attention à Gervaise. Comme un parasite, il exploite les Coupeau, qui dépensent chaque sou qu'ils obtiennent en alcool et doivent abandonner leur boutique. Ils passent leurs derniers mois dans la misère et la faim jusqu'à ce que Gervaise soit retrouvé mort dans un placard sous l'escalier. Écrivain Jean-Louis Bory décrit le roman dans sa préface de *L'Assommoir* comme suivant :

*L'Assommoir*, c'est d'abord un drame de l'alcoolisme dans les masses laborieuses. Les méfaits de la boisson chez une blanchisseuse et un ouvrier zingueur. Mais le gourdin de l'alcool, pour qu'il assomme, il faut qu'une main l'empoigne, le brandisse, frappe. Quelle main ? C'est bien celle de Coupeau, de Gervaise, qui serre et lève le petit verre, mais mue par un désir de soulagement, une soif — oui — mais d'apaisement qui les fait boire un peu de cette chaleur et de cette euphorie d'un moment. C'est le malheur, la solitude, le désespoir qui conduisent au coup de maillet. De petit verre à petit verre. De goutte à goutte. La volonté n'a plus rien à faire ici. Pas de libre arbitre pour les assommés. [...] Rien ne les retient, puisqu'ils n'ont plus rien. Ils ne se possèdent même plus. Ils ne s'appartiennent plus. Ils sont, au vrai, les rouages passifs d'une mécanique sociale. Ils sont la propriété — possédés, oui, jusqu'au trognon — de la classe au pouvoir par Napoléon III interpose. (Bory : 7-8)

Bory ajoute à son interprétation que le roman s'agit d'une « tragédie laïque et populiste » mais, quand on regarde le monde de *L'Assommoir* de l'extérieur, nous pouvons vraiment parler d'une dépossession totale. Gervaise comme tous les autres habitants de *L'Assommoir* est une prisonnière de son statut social. Elle n'a pas d'identité, elle est simplement une partie minuscule d'un système immense.

Mais Zola éclaire ce système et nous pouvons examiner de plus près ce rouage qui travaille dedans et nous présente Gervaise qui au début du roman, sur un plan plus large, ne veut pas accepter cette idée de ne pas s'appartenir, de ne pas avoir libre-arbitre ou indépendance. Le point très important de l'histoire de Gervaise que nous pensons important d'établir au début du mémoire est son rêve. Au point le plus bas de sa vie elle développe un rêve ambitieux. Sa vie idéale qu'elle exprime à Coupeau, son futur mari:

« Mon idéal ce serait de travailler tranquille, de manger toujours du pain, d'avoir un trou un peu propre pour dormir, vous savez, un lit, une table et deux chaises, pas davantage... Ah ! je voudrais aussi élever mes enfants, en faire de bons sujets, si c'était possible... Il y encore un idéal, ce serait de ne pas être battue, si je me remettais jamais en ménage ; non, ça ne me plairait pas d'être battue... Et c'est tout, vous voyez, c'est tout... »

Elle cherchait, interrogeait ses désirs, ne trouvait plus rien de sérieux qui la tentât. Cependant, elle reprit, après avoir hésité : « Oui, on peut à la fin avoir le désir de mourir dans son lit... Moi, après avoir trimé toute ma vie, je mourrais volontiers dans mon lit, chez moi. (AS : 51)

Gervaise forme sa vie autour de cette idée. C'est cet idéal qui la rend digne d'être au centre de ce roman alors qu'elle commence à mettre en danger, bien que de façon minime, les rouages de ce système.

## 1.2 Paris

Paris est la grande arène sur laquelle se déroule l'histoire de *L'Assommoir*. Plus précisément le quartier de la Goutte d'Or. On peut dire que cet espace plus vaste et la vie de la ville elle-même sont présentés comme un espace dépossédé. Un espace dépourvu de vie, de lumière et d'humanité. Au début du roman, Gervaise observe la ville éveillée en attendant le retour de Lantier. Elle voit un abattoir d'où on peut sentir « une odeur fauve de bêtes massacrées » (AS : 12), elle regarde un mur d'octroi « derrière lequel, la nuit, elle entendait parfois des cris d'assassinés » et derrière lequel elle a peur de « découvrir le corps de Lantier, le ventre troué de coups de couteau ». (AS : 12-13)

Quand elle levait les yeux, au delà de cette muraille grise et interminable qui entourait la ville d'une bande de désert, elle apercevait une grande lueur, une poussière de soleil, pleine déjà du grondement matinal de Paris. Mais c'était toujours à la barrière Poissonnière qu'elle revenait, le cou tendu, s'étourdissant à voir couler, entre les deux pavillons trapus de l'octroi, le flot ininterrompu d'hommes, de bêtes, de charrettes, qui descendait des hauteurs de Montmartre et de la Chapelle. Il y avait là un piétinement de troupeau, une foule que de brusques arrêts étalaient en mares sur la chaussée, un défilé sans fin d'ouvriers allant au travail, leurs outils sur le dos, leur pain sous le bras; et la cohue s'engouffrait dans Paris où elle se noyait, continuellement. (AS : 12-13)

Puis, les employés étaient passés, soufflant dans leurs doigts, mangeant leur pain d'un sou en marchant; des jeunes gens efflanqués, aux habits trop courts, aux yeux battus, tout brouillés de sommeil; de petits vieux qui roulaient sur leurs pieds, la face blême, usée par les longues heures

du bureau, regardant leur montre pour régler leur marche à quelques secondes près. (AS : 15-16)

Les yeux de Gervaise font visiter aux lecteurs Paris, une ville dangereuse qui sent la mort et le sang, qui est plein et vide en même temps et qui est peuplée de masses de gens semblables à des esclaves.

Il y a aussi un sentiment que les lois ne s'appliquent à ce quartier. Le quartier où vit Gervaise est une forme de vie presque indépendante. Les autorités sont parfois présentes mais la plupart du temps n'ont pas leur mot à dire dans le désordre qui s'y installe. Lorsque la bagarre entre Gervaise et Virginie éclate et qu'elle devient incontrôlable, personne n'appelle la police.

La concierge parla alors d'aller avertir les sergents de ville. Mais la maîtresse du lavoir, la jeune femme délicate, aux yeux malades, s'y opposa formellement. Elle répéta à plusieurs reprises: " Non, non, je ne veux pas, ça compromet la maison." (AS : 35)

La propriétaire du lavoir craint que les gens ne fassent pas confiance à son entreprise après qu'elle appelle la police. Le mari de Virginie, Poisson, travaille pour la police et il fait figure de marginal parmi tous les autres personnages car il adore l'État et l'empereur. D'autres hommes acceptent ses opinions sévères presque comme une plaisanterie parce que, dans l'ensemble, les autorités du monde sont quelque part au loin et qu'elles n'ont pas vraiment d'effet sur la vie à la Goutte d'Or. Cela peut expliquer l'état dans lequel se trouve la partie ouvrière de la ville. Elle est coupée et donc dépossédée du pouvoir organisé qui pourrait contribuer à améliorer son état.

Paris est souvent opposé à la campagne. Principalement à Plassans, d'où venait Gervaise. Les deux sont souvent mis côte à côte et la campagne ressort toujours gagnante de cette comparaison car presque tous les aspects positifs de la ville sont aussi positifs qu'ils rappellent à Gervaise sa vie à Plassans bien qu'elle s'y soit échappée. Un changement net a lieu lorsque Paris passe de la terre promise à la damnation. Lorsque les Coupeau emménagent dans leur résidence secondaire, loin de l'hôtel Boncœur, cela leur plaît car cela leur rappelle la nature et un endroit meilleur et plus simple. Elle aime son domicile parce qu'elle « croyait retourner en province; pas de voisines, pas de cancans à craindre, un coin de tranquillité qui lui rappelait une ruelle de Plassans, derrière les remparts ». (AS : 112) La campagne est un doux souvenir lointain. Même parmi tous les commerces qui sont ouverts dans la rue « sans trottoir » et avec « le pavé défoncé », celui qui se démarque et "égayait ce coin



d'ombre" est un perruquier peint en vert. Le nouveau quartier laissait « descendre l'air et le soleil » et il y a « un vaste espace libre, silencieux ». La région fait penser à un village. L'aspect positif de leur nouvelle maison est de ne pas avoir de voisins proches. Les masses grises et tristes qui ont noyé les rues sous la fenêtre de la chambre de Gervaise à l'hôtel Boncœur ont disparu et il reste quelques voisins et visages familiers - comme c'est généralement le cas loin des grandes villes. Cet endroit a de la lumière et de l'air à respirer et n'est pas sombre et étouffant. (AS : 114)

Des terrains profonds, des allées s'enfonçant entre des murs noirs, mettaient là un village. Et Coupeau, amusé par les rares passants qui enjambaient le ruissellement continu des eaux savonneuses, disait se souvenir d'un pays où l'avait conduit un de ses oncles, à l'âge de cinq ans. La joie de Gervaise était, à gauche de sa fenêtre, un arbre planté dans une cour, un acacia allongeant une seule de ses branches, et dont la maigre verdure suffisait au charme de toute la rue. (AS : 114)

Coupeau ressent quelque chose similaire à Gervaise, un doux souvenir de la campagne. Dans leur cour pousse un arbre, la joie de Gervaise qui charme toute la rue. L'arbre est un morceau de nature unique dans ce cadre urbain. Il est doté d'un grand pouvoir parmi tous car il ne peut à lui seul dominer la rue. La joie que Gervaise ressent en voyant l'arbre témoigne d'une nostalgie de la nature et l'arbre est un morceau de nature unique et rare qui a été autorisé à survivre.

La même comparaison avec la campagne est faite lorsqu'ils déménagent à nouveau et Gervaise ouvre sa propre blanchisserie – elle se sent d'être « dans un coin de province ». Devant sa boutique se trouve un ruisseau dont les trois mètres « prenaient une importance énorme, un fleuve large, qu'elle voulait très-propre, un fleuve étrange et vivant, dont la teinturerie de la maison colorait les eaux des caprices les plus tendres, au milieu de la boue noire. » (AS : 146) Le premier hiver au magasin passe également bien :

Il faisait joliment bon dans la boutique! [...] Gervaise disait en riant qu'elle s'imaginait être à la campagne. En effet, les voitures ne faisaient plus de bruit en roulant sur la neige; c'était à peine si l'on entendait le piétinement des passants; dans le grand silence du froid, des voix d'enfants seules montaient, le tapage d'une bande de gamins, qui avaient établi une grande glissade, le long du ruisseau de la maréchalerie. (AS : 194)

Une fois de plus, les aspects les plus positifs sont ceux liés à une vie loin de la ville. L'eau qui coule devant sa boutique, ou fleuve comme l'appelle Gervaise, est une autre relique de la nature, bien que plus artificielle que l'arbre mais toujours de l'eau pure qui contraste avec la boue et la saleté générale de la ville. Et plus tard, un bref moment de joie rare où Gervais rit alors que la ville tranquille et enneigée lui rappelle la campagne. La ville la rend heureuse quand elle est calme, quand les gens ne sont pas une masse et que seuls quelques enfants se promènent. Cela lui rappelle une autre vie.

Plus tard, lorsque Gervaise ne possède plus la boutique, elle voit à nouveau le même fleuve.

Il lui fallut enjamber un ruisseau noir, une mare lâchée par la teinturerie, fumant et s'ouvrant un lit boueux dans la blancheur de la neige. C'était une eau couleur de ses pensées. Elles avaient coulé, les belles eaux bleu tendre et rose tendre! (AS : 442)

Cette fois-ci, alors que sa vie touche à sa fin et que les jours prospères sont passés depuis longtemps, la rivière s'est transformée en un ruisseau boueux. La propreté et la clarté de l'eau ont disparu. Il ne reste qu'un souvenir doux-amer.

À un moment donné, Gervaise fait l'expérience d'un autre espace à deux reprises et de manière très différente lorsqu'elle visite Goujet.

Elle se rappelait seulement que la fabrique était près d'un magasin de chiffons et de ferraille, une sorte de cloaque ouvert à ras de terre, où dormaient pour des centaines de mille francs de marchandises, à ce que racontait Goujet. Et elle cherchait à s'orienter, au milieu du tapage, des usines : de minces tuyaux, sur les toits, soufflaient violemment des jets de vapeur; une scierie mécanique avait des grincements réguliers, pareils à de brusques déchirures dans une pièce de calicot; des manufactures de boutons secouaient le sol du roulement et du tic tac de leurs machines. Comme elle regardait vers Montmartre, indécise, ne sachant pas si elle devait pousser plus loin, un coup de vent rabattit la suie d'une haute cheminée, empesta la rue; et elle ferma les yeux, suffoquée, lorsqu'elle entendit un bruit cadencé de marteaux: elle était, sans le savoir, juste en face de la fabrique, ce qu'elle reconnut au trou plein de chiffons, à côté. (AS : 177-178)

Quelle heureuse saison! La blanchisseuse soignait d'une façon particulière sa pratique de la rue des Portes-Blanches; elle lui reportait toujours son linge elle-même, parce que cette course, chaque vendredi, était un prétexte tout trouvé pour passer rue Marcadet et entrer à la forge. Dès qu'elle tournait le coin de la rue, elle se sentait légère, gaie, comme si elle faisait une partie de campagne, au milieu de ces terrains vagues, bordés d'usines grises; la chaussée noire de

charbon, les panaches de vapeur sur les toits, l'amusaient autant qu'un sentier de mousse dans un bois de la banlieue, s'enfonçant entre de grands bouquets de verdure; et elle aimait l'horizon blafard, rayé par les hautes cheminées des fabriques, la butte Montmartre qui bouchait le ciel, avec ses maisons crayeuses, percées des trous réguliers de leurs fenêtres. Puis, elle ralentissait le pas en arrivant, sautant les flaques d'eau, prenant plaisir à traverser les coins déserts et embrouillés du chantier de démolitions. Au fond, la forge luisait, même en plein midi. Son cœur sautait à la danse des marteaux. (AS : 204-205)

Elle se rend dans la même région mais les expériences sont presque opposées. Lorsqu'elle visite Goujet pour la première fois, la région a un air violent et surnaturel. Le sol tremble et on entend des sons industriels désagréables. Gervaise doit prendre un moment pour trouver le courage de continuer, car le paysage est effrayant. Dans le deuxième extrait, le même quartier est devenu, dans la tête de Gervaise bien sûr, un site magnifique et naturel. L'endroit la met à l'aise, heureuse car elle a l'impression de se promener dans une forêt. Dans le premier paragraphe, elle rend visite à son aimable voisin Goujet et dans le deuxième paragraphe à son amant Goujet, un peu platonique. L'amour l'a rendue courageuse et la joie a transformé la sinistre zone industrielle en un lieu heureux et naturel.

Plus tard Goujet offre à Gervaise une opportunité de fuir avec lui. Gervaise refuse son offre comme c'est quelque chose qui « se passe dans les romans et dans la haute société » (AS : 271). Mais après cette proposition, la nature, la vie revient dans la description. Ce fois-là, c'est opposé à la mort.

De ses doigts raidis par le travail du marteau, il cassait délicatement les fleurs, les lançait une à une, et ses yeux de bon chien riaient, lorsqu'il ne manquait pas la corbeille. La blanchisseuse s'était adossée à l'arbre mort, gaie et reposée, haussant la voix pour se faire entendre, dans l'haleine forte de la scierie mécanique. Quand ils quittèrent le terrain vague, côte à côte, en causant d'Étienne, qui se plaisait beaucoup à Lille, elle emporta son panier plein de fleurs de pissenlits. (AS : 272)

Goujet offre à Gervaise une voie de sortie. Elle ne l'accepte pas puisqu'elle pense que cela ne serait pas honnête. Les fleurs jetées par Goujet sont une nouvelle vie, espoir qu'elle aurait pu connaître si elle était partie avec lui. Mais Gervaise trouve qu'il est plus important de garder sa vie avec son mari désespéré alors qu'elle s'appuie sur l'arbre mort.

Après laisser sa blanchisserie et louer la petite pièce sombre dans le même immeuble, Gervaise perd tout espoir et là-dedans même la nature ne peut pas survivre.

En face d'elle, du côté du soleil, elle apercevait son rêve d'autrefois, cette fenêtre du cinquième où des haricots d'Espagne, à chaque printemps, enroulaient leurs tiges minces sur un berceau de ficelles. Sa chambre, à elle, était du côté de l'ombre, les pots de réséda y mouraient en huit jours. (AS : 332-333)

De plus, elle voit de sa fenêtre une plante qui fleurit chaque printemps. Cela signifie que celui qui s'en occupe en premier lieu a de la persévérance et la possibilité de s'en occuper. Gervaise n'a ni l'un ni l'autre. Elle n'a pas pu prendre soin d'elle-même après la floraison, elle n'a pas pu reflourir et maintenant elle n'a même pas assez de soleil pour que ses plantes puissent pousser. De plus, elles meurent.

Il est également intéressant de noter que plus tard dans le roman, Coupeau, qui est un alcoolique extrême depuis son accident, est sobre pendant trois mois pour la première fois depuis de nombreuses années lorsqu'il part travailler à la campagne.

Puis, dès les beaux jours, il arriva une chance, Coupeau se trouva embauché pour aller travailler en province, à Étampes; et là, il fit près de trois mois, sans se soûler, guéri un moment par l'air de la campagne. On ne se doute pas combien ça désaltère les pochards, de quitter l'air de Paris, où il y a dans les rues une vraie fumée d'eau-de-vie et de vin. À son retour, il était frais comme une rose, et il rapportait quatre cents francs, avec lesquels ils payèrent les deux termes arriérés de la boutique, dont les Poisson avaient répondu, ainsi que d'autres petites dettes du quartier, les plus criardes. (AS : 333)

Nous sommes à un moment du roman où l'on peut dire qu'il n'y a plus d'espoir pour les Coupeau, mais une fois de plus, la force de la nature, le pouvoir de ne pas être en ville brise pour un bref instant une dépendance que Coupeau n'a pu vaincre pendant de nombreuses années jusqu'à ce qu'il cesse d'essayer. Faire en sorte que Coupeau arrête de boire était impensable, de sorte que le mot alcool et le nom Coupeau étaient devenus synonymes jusqu'à ce moment. Paris est dépeint comme un piège pour les gens car il était plein de tentations alcooliques et on ne pouvait pas y échapper. La force d'échapper à l'alcoolisme malsain n'apparaît que chez la religieuse Madame Goujet et chez Goujet, qui rappelle aux lecteurs Héphestos, l'ancien dieu grec du feu, de la forge et de la métallurgie, quand ils le voient travailler à travers les yeux de Gervaise. Il faut donc des pouvoirs célestes pour y échapper, mais quand Coupeau revient en fleur, on voit que la nature lui donne même, à un bon à rien, une chance et qu'il parvient à rembourser des dettes qui sont impayées depuis longtemps.

Au début du roman, l'objectif final pour Gervaise, après de longues années de dur labeur, était de déménager et de vivre à la campagne.

Quand leurs économies atteignirent la somme de six cents francs, la jeune femme ne dormit plus, obsédée d'un rêve d'ambition: elle voulait s'établir, louer une petite boutique, prendre à son tour des ouvrières. Elle avait tout calculé. Au bout de vingt ans, si le travail marchait, ils pouvaient avoir une rente, qu'ils iraient manger quelque part, à la campagne. (AS : 123-124)

Cela n'arrive pas et elle n'a pas cette opportunité mais un peu avant de mourir, cette idée lui revient en tête.

Puis, un train passa, sortant de Paris, arrivant avec l'essoufflement de son baleine et son roulement peu à peu enflé. Et elle n'aperçut de ce train qu'un panache blanc, une brusque bouffée qui déborda du parapet et se perdit. [...] Elle se tourna, comme pour suivre la locomotive invisible, dont le grondement se mourait. De ce côté, elle devinait la campagne, le ciel libre, au fond d'une trouée, avec de hautes maisons à droite et à gauche, isolées, plantées sans ordre, présentant des façades, des murs non crépis, des murs peints de réclames géantes, salis de la même teinte jaunâtre par la suie des machines. Oh! si elle avait pu partir ainsi, s'en aller là-bas, en dehors de ces maisons de misère et de souffrance! Peut-être aurait-elle recommencé à vivre. (AS : 432)

Juste avant de voir la locomotive, elle regarde le crépuscule parisien et dit que "il avait cette sale couleur jaune des crépuscules parisiens, une couleur qui donne envie de mourir toute de suite, tellement la vie des rues semble laide" (AS : 429). Et en regardant la cour de son immeuble et la maison elle-même, elle réfléchit :

À cette heure de nuit, le porche, béant et délabré, semblait une gueule ouverte. Dire que jadis elle avait ambitionné un coin de cette carcasse de caserne! Ses oreilles étaient donc bouchées, qu'elle n'entendait pas à cette époque la sacrée musique de désespoir qui ronflait derrière les murs! Depuis le jour où elle y avait fichu les pieds, elle s'était mise à dégringoler. Oui, ça devait porter malheur, d'être ainsi les uns sur les autres, dans ces grandes gueuses de maisons ouvrières; on y attraperait le choléra de la misère. [...] Dans la cour, elle se crut au milieu d'un vrai cimetière; la neige faisait par terre un carré pâle; les hautes façades montaient, d'un gris livide, sans une lumière, pareilles à des pans de ruine; et pas un soupir, l'ensevelissement de tout un village raidi de froid et de faim. (AS : 442)

Cela prouve une fois de plus que l'idée de la ville comme terre promise change complètement. Au début, Gervaise s'échappe de sa maison, de la main lourde de son père vers la ville qui était une nouvelle opportunité, une nouvelle vie. Paris était censé d'être la vie nouvelle et prospère. Mais cela s'est très vite avéré être l'éloquence de Lantier plutôt que la réalité. Au fur et à mesure qu'elle reprend le contrôle sur sa vie,

la ville lui semble de plus en plus belle, à mesure que sa qualité de vie s'améliore. Mais les aspects positifs sont liés à la campagne et à la nature et ils sont tout ce que la ville n'est pas. Elle se sent toujours mieux lorsque les rues sont calmes et que les masses de personnes qui la font se sentir seule ont disparu.

C'est une idée assez classique mais toujours d'actualité qui accompagne l'urbanisation. L'aspiration de retourner à la nature. Gervaise a clairement l'impression d'avoir été coupée de la nature. Mais le problème de la sur-romantisation apparaît. Gervaise, comme elle le fait souvent dans le roman, oublie. Elle oublie qu'elle n'a pas quitté sa maison de Plassans, mais qu'elle s'en est échappée. Le temps efface tout le négatif et elle en garde un doux souvenir. Elle semble aussi oublier que la vie à la campagne exige aussi un travail dur, peut-être même plus dur. Cela étant dit, elle aurait probablement été plus heureuse à la campagne, comme beaucoup de gens parmi les vagues de travailleurs qui triment à la ville. Mais avant de mourir, elle semble avoir la même idée que lorsqu'elle a quitté Plassans – qu'elle pourrait commencer une nouvelle vie au grand air. La campagne devient la nouvelle terre promise.

La façon dont Paris respire et bouge dans le roman, presque comme un organisme vivant, les lecteurs ont le sentiment que Paris lui-même exploite les travailleurs qui y vivent. La ville est une représentation, un ensemble d'idées et de décisions qui ont été prises, non pas par les habitants, ni par de hauts immeubles ou la saleté qu'elle accumule, mais par des systèmes constitués des personnes au pouvoir. Cela ne semble pas venir à l'esprit de Gervaise, mais nous pensons que c'est à cela que le narrateur fait allusion. Dans ce roman, Paris, et surtout les quartiers où les gens vivent par centaines à proximité les uns des autres, est comme un monument monstrueux construit pour honorer la nature souvent exploitante d'une société capitaliste en devenir. La Goutte d'or, en particulier, est présentée comme un lieu où les gens viennent travailler pour pouvoir mourir un peu plus vieux. Lorsque les masses ne se précipitent pas pour travailler, elles sont présentées comme se précipitant pour aller boire. C'est peut-être une exagération de l'auteur, mais l'idée a certainement une certaine validité et la boisson peut être remplacée par toute autre activité que les gens pratiquent encore aujourd'hui chez eux. Mais comme à l'époque, les maisons étaient faites pour dormir, les activités stupides se faisaient dans des bars et non devant la télévision. Ainsi, dans la Goutte d'Or, un manque de sens, des objectifs et des ambitions apparaissent. La plupart du travail dans les grandes usines est fait pour des forces invisibles et Gervaise

est une personne qui lave les vêtements de ses habitants pour qu'ils puissent aller le faire. C'est ce qui motive Gervaise, à ne pas vouloir céder à ce piège. Mais lorsqu'elle atteint son objectif, cette absence de but réapparaît et manger ou boire donne maintenant un sens à sa vie et la "ville" gagne.

### **1.3. Domiciles**

De toute évidence, la principale forme de dépossession qui touche Gervaise, et de nombreux autres personnages de Zola, est financière. Nous trouvons Gervaise dans une grande pauvreté, à un moment où elle et son premier partenaire Lantier n'ont plus rien à vendre pour s'en sortir. Elle est désespérée, triste et à l'âge de 22 ans, ses « traits fins [sont] déjà tirés par les rudesses de sa vie. » (AS : 17) Mais nous apprenons que cela n'a pas toujours été le cas et que cela ne restera pas ainsi tout au long du roman. Mais cette disposition financière est le carburant du moteur de Gervaise. Cette dépossession financière a des conséquences plus réelles comme faim, manque de la sécurité (dans le sens que Gervaise ne peut pas être sûre qu'elle peut maintenir un toit), manque du capital social, une instabilité constante et un stress continu. La dépossession financière se manifeste le mieux dans l'espace physique dans lequel elle se trouve et d'où apparaissent d'autres formes de dépossession. Nous allons examiner ces espaces.

Dès le début du roman, on nous présente l'état de l'appartement de Gervaise. Les lecteurs la rencontrent pour la première fois et la trouve dans une triste petite pièce dans un immeuble en ruine qui marque, à ce moment-là, le point le plus bas de sa nouvelle vie dans la capitale. La description est remplie de références au manque, à la pauvreté et aux conditions misérables dans lesquelles la protagoniste vit. Toutes ces références renvoient à la dépossession qui existe autour de Gervaise. Nous allons voir plus précisément la chambre de Gervaise ou les lecteurs est accueilli.

L'hôtel se trouvait sur le boulevard de la Chapelle, à gauche de la barrière Poissonnière. C'était une mesure de deux étages, peinte en rouge lie de vin jusqu'au second, avec des persiennes pourries par la pluie. Au-dessus d'une lanterne aux vitres étoilées, on parvenait à lire entre les

deux fenêtres: *Hôtel Boncoœur, tenu par Marsoullier*, en grandes lettres jaunes, dont la moisissure du plâtre avait emporté des morceaux. (AS : 12)

Et, lentement, de ses yeux voilés de larmes, elle faisait le tour de la misérable chambre garnie, meublée d'une commode de noyer dont un tiroir manquait, de trois chaises de paille et d'une petite table grasseuse, sur laquelle traînait un pot à eau ébréché. On avait ajouté, pour les enfants, un lit de fer qui barrait la commode et emplissait les deux tiers de la pièce. La malle de Gervaise et de Lantier, grande ouverte dans un coin, montrait ses flancs vides, un vieux chapeau d'homme tout au fond, enfoui sous des chemises et des chaussettes sales ; tandis que, le long des murs, sur le dossier des meubles, pendaient un châle troué, un pantalon mangé par la boue, les dernières nippes dont les marchands d'habits ne voulaient pas. (AS : 11)

Il la regarda donner un coup de balai, essayer les meubles; la pièce restait noire, lamentable, avec son plafond fumeux, son papier décollé par l'humidité, ses trois chaises et sa commode éclopées, où la crasse s'entêtait et s'étalait sous le torchon. (AS : 19)

Zola peint une scène qui est totalement dénudée de toute qualité de vie et est irrémédiable. Les meubles sont en très mauvais état, la chambre est visiblement très petite, les vêtements sont dégradés et souillés. Plus tard Gervaise dit à Lantier que « il n'y a pas même un fourneau pour avoir de l'eau chaude » (AS : 17) La chambre ne manque pas seulement d'une qualité de vie, mais la vie elle-même qui semble avoir disparu. Depuis le début, les lecteurs est introduit dans un monde dépossédé et c'est dans ce monde où commence l'histoire de Gervaise et sa bataille contre sa situation dépossédée.

Avec l'apparition d'un nouveau mari assidu au travail, elle emménage dans un appartement qui n'est pas trop différent, mais qui représente tout de même une amélioration par rapport à la petite pièce qu'elle louait auparavant. Les espaces différentes forment un arc qui exprime la lutte de Gervaise contre sa vie dépossédée. Dans son nouveau domicile, le plus important est que les vieux meubles qu'ils y ont mis lui appartiennent ; les meubles sont les premières possessions dont elle peut être fière. Sa passion et son envie sont bien représentées dans une scène où elle nettoie ses propres meubles dans son nouvel appartement :

Elle eut une religion pour ces meubles, les essuyant avec des soins maternels, le cœur crevé à la vue de la moindre égratignure. Elle s'arrêtait, saisie, comme si elle se fût tapée elle-même, quand elle les cognait en balayant. La commode surtout lui était chère; elle la trouvait belle, solide, l'air sérieux. Un rêve, dont elle n'osait parler, était d'avoir une pendule pour la mettre au beau milieu du marbre, où elle aurait produit un effet magnifique. Sans le bébé qui venait, elle



se serait peut-être risquée à acheter sa pendule. Enfin elle renvoyait ça à plus tard, avec un soupir. (AS : 112)

Ce passage montre combien elle veut vaincre sa vie dépossédée et combien elle s'inquiète de perdre ce qu'elle a déjà gagné. Nous pouvons remarquer les premières indications des vices qui sont apparus chez elle. C'est la gourmandise et la cupidité qui sont cachées dans le matérialisme, nommée religion dans le texte, qu'elle a pour ses possessions. La peur de les perdre commence à apparaître malade et ce germe de fanatisme rend encore plus étrange l'insouciance qu'elle développe plus tard dans le roman. Cette religion disparaît aussi vite qu'elle est apparue et se transforme en pure glotonnerie qui devient aussi une religion à part entière, mais qui est une secte différente, bien qu'appartenant à la même église.

Sa propre blanchisserie devient le point culminant joyeux et lumineux de sa vie. Mais elle finit par donner son magasin à son ennemie jurée, Virginie parce qu'elle n'est plus capable de le garder ouvert. Ils vivent au-dessus de leurs moyens jusqu'à ce qu'elle soit trop endettée et que les Coupeau quittent le magasin alors que Virginie paie la dette et prend le relais. Ils emménagent dans un appartement plus petit dans la même maison, qui est similaire à la chambre de l'hôtel Boncœur.

Une chambre et un cabinet, pas plus. Les Coupeau perchaient là, maintenant. Et encore la chambre était-elle large comme la main. Il fallait y faire tout, dormir, manger et le reste. [...] C'était si petit, que Gervaise avait cédé des affaires aux Poisson en quittant la boutique, ne pouvant tout caser. Le lit, la table, quatre chaises, le logement était plein. Même le cœur crevé, n'ayant pas le courage de se séparer de sa commode, elle avait encombré le carreau de ce grand coquin de meuble, qui bouchait la moitié de la fenêtre. Un des battants se trouvait condamné, ça enlevait de la lumière et de la gaieté. Quand elle voulait regarder dans la cour, comme elle devenait très grosse, elle n'avait pas la place de ses coudes, elle se penchait de biais, le cou tordu, pour voir.

Les premiers jours, la blanchisseuse s'asseyait et pleurait. Ça lui semblait trop dur, de ne plus pouvoir se remuer chez elle, après avoir toujours été au large. Elle suffoquait, elle restait à la fenêtre pendant des heures, écrasée entre le mur et la commode, à prendre des torticolis. Là seulement elle respirait. La cour, pourtant, ne lui inspirait guère que des idées tristes. (AS : 332)

Elle retombe dans un endroit encore pire que celui où elle a commencé. Sa lutte contre sa dépossession crée un cercle ou un labyrinthe d'où il semble n'y avoir aucune issue.

Dans l'ensemble, la dépossession et le sentiment de désespoir se manifestent dans tous les espaces du roman. Les lecteurs voient l'environnement de Gervaise s'améliorer au fur et à mesure qu'elle prend le contrôle de sa vie et que ses efforts commencent à porter leurs fruits, mais ce n'est que temporaire. La ville, Paris, est presque un piège. L'opposition de la ville et de la campagne renforce les propos de Bory selon lesquels les habitants ne s'appartiennent même pas à eux-mêmes. Ils font partie d'une création beaucoup plus grande. En ayant ressenti le besoin de s'installer en ville avec Lantier, Gervaise s'est donnée. Elle s'y sent rarement chez elle, sauf quand elle se sent comme la reine de la Goutte-D'Or, quand elle peut organiser de riches festins. Lorsqu'elle s'est échappée de Plassans avec Lantier, ils avaient prévu de commencer une nouvelle vie, mais il s'est avéré qu'elle a simplement continué la vie à laquelle elle s'était échappée et l'a même rendue encore pire. Gervaise ne savait pas pour quoi elle s'était engagée. En réalité, plutôt que de lui donner de l'espoir, la ville lui a enlevé le peu qu'elle avait.

## 2. Souci de soi

Dans ce chapitre nous allons examiner comment essaie Gervaise d'améliorer sa vie et qu'est-ce qu'elle fait ou qu'est-ce qu'elle pense nécessaire de faire pour sortir de la dépossession. Nous pouvons appeler le comportement de Gervaise dans *L'Assommoir* par l'idée de souci de soi par Foucault. Dans *Le Souci de soi* Foucault le définit comme « la tâche de s'éprouver, de s'examiner, de se contrôler dans une série d'exercices bien définis place la question de la vérité – de la vérité de ce que l'on est et de ce qu'on est capable de faire – au cœur de la constitution du sujet moral ». (Foucault, 1997) La philosophe française Judith Revel reformule cette idée dans *Le vocabulaire de Foucault* comme « l'ensemble des expériences et des techniques qui élaborent le sujet et l'aident à se transformer soi-même ». (2009 : 59) C'est exactement ce que Gervaise essaie de faire ou plutôt elle n'a pas d'autre choix que de le tenter. Elle voit ce qu'elle est et ce dont elle est capable. Elle développe un sens de qui elle est, de ce qu'elle veut et de ce qu'elle doit faire pour obtenir ce qu'elle veut. Ces idées, représentées par ses objectifs verbalisés, la distinguent des autres personnes. Elle croit que si elle fait ce qui est nécessaire, elle peut échapper à son destin. Nous allons maintenant examiner son souci de soi, ce qu'elle fait pour retrouver le pouvoir de sa vie, mais aussi comment et pourquoi ces actions conduisent à des circonstances encore pires.

### 2.1. (In)dépendance

Au début du roman, lorsque les lecteurs rencontrent Gervaise, elle est complètement sous l'influence de Lantier – l'homme avec qui elle vit et le père de ses fils. Lantier les avait fait venir à Paris pour vivre sur un héritage qu'il avait reçu. Tout ce qu'elle est et a est approuvé, refusé, dépensé, acquis par Lantier. Elle ne peut même pas avoir une bonne nuit de sommeil quand Lantier ne rentre chez lui. Lorsque Lantier rentre chez lui et n'est pas satisfait de la propreté de leur chambre, Gervaise lui dit:

« Tu n'es pas juste, dit-elle en s'animant. Tu sais bien que je fais tout ce que je peux. Ce n'est pas ma faute, si nous sommes tombés ici... Je voudrais te voir, avec les deux enfants, dans une pièce où il n'y a pas même un fourneau pour avoir de l'eau chaude... Il fallait, en arrivant à Paris, au lieu de manger ton argent, nous établir tout de suite, comme tu l'avais promis. » (AS : 17)

Nous voyons que sa vie est entièrement entre les mains de son homme qui ne veut pas l'épouser, ce qui la laisse suspendue en l'air. Elle se voit comme une personne qui a besoin d'un autre pour réussir. Elle n'est pas capable de survivre seule et en plus elle n'arrive même à remplir les attentes de Lantier dans les conditions créées par lui. Elle voudrait faire tout ce qu'on attend d'elle mais ne peut pas le faire parce que Lantier ne fait pas sa part. Elle se trouve donc à la croisée des chemins – elle ne peut pas répondre à ce que l'on attend d'elle, mais n'a pas le pouvoir de prendre les choses en main. Son bien-être dépend des décisions que Lantier a prises et celui-ci est coupable de l'état dans lequel elle se trouve. Un récit de Gervaise renforce cette idée et explique comment elle s'est arrivée dans cette situation :

« Il faut vous dire que sa mère est morte l'année dernière, en lui laissant quelque chose, dix-sept cents francs à peu près. Il voulait partir pour Paris. Alors, comme le père Macquart m'envoyait toujours des gifles sans crier gare, j'ai consenti à m'en aller avec lui ; nous avons fait le voyage avec les deux enfants. Il devait m'établir blanchisseuse et travailler de son état de chapelier. Nous aurions été très-heureux... Mais, voyez-vous, Lantier est un ambitieux, un dépensier, un homme qui ne songe qu'à son amusement. Il ne vaut pas grand'chose, enfin... Nous sommes donc descendus à l'hôtel Montmartre, rue Montmartre. Et ç'a été des dîners, des voitures, le théâtre, une montre pour lui, une robe de soie pour moi ; car il n'a pas mauvais cœur, quand il a de l'argent. Vous comprenez, tout le tremblement, si bien qu'au bout de deux mois nous étions nettoyés. C'est à ce moment-là que nous sommes venus habiter l'hôtel Boncœur et que la sacrée vie a commencé... » (AS : 25)

Sa vie était liée à Lantier et lorsqu'il s'est écarté de l'idée de Gervaise sur ce que sera la vie, l'idée s'est effondrée parce que tout dépendait de Lantier. Elle a fait comme Lantier et lorsque ce dernier se fatigue d'elle, elle devient désespérée. Sa vie entière est devenue un gâchis imprévisible. On peut voir que « Lantier devait [lui] établir blanchisseuse. » Elle dit cela comme si c'était déjà une idée perdue. À ce moment, la possibilité d'ouvrir une blanchisserie toute seule était impossible. Elle ne savait pas qu'elle en était capable. Plus elle voit le père de ses enfants comme un bon à rien, plus

sa personnalité et sa conscience de soi se développent. Elle ne veut plus accepter d'être traitée ainsi, mais l'idée de quitter Lantier et de continuer seule ne lui est pas encore passée par la tête ou, si c'est le cas, elle n'a pas eu le courage d'en faire une réalité, principalement à cause des stigmates sociaux qui existaient à l'époque. Cela met Lantier en colère : « Il se fâcha, lui arracha des mains le linge qu'il rejeta dans la malle. « Tonnerre de Dieu ! obéis-moi donc une fois ! Quand je te dis que je ne veux pas ! » » (AS : 21)

Sa dépendance à Lantier est précédée par sa vie sous le pouvoir de son père alcoolique qui les battait, elle et sa mère. L'un de ces coups a vraisemblablement fait boiter Gervaise, car le père Macquart ne s'est pas retenu lorsque la mère de Gervaise était enceinte. Elle affirme que l'une des raisons de sa venue à Paris était de fuir son père : « Alors, comme le père Macquart m'envoyait toujours des gifles sans crier gare, j'ai consenti à m'en aller avec lui » (AS : 25). C'est donc un peu un schéma pour Gervaise : être sous l'influence des hommes et utiliser l'influence des autres hommes pour échapper à ces derniers. Elle n'a donc pas vraiment d'idée de soi et elle la trouve quand elle est abandonnée. Elle comprend qu'elle ne peut plus compter sur les autres et qu'elle-même et ses souhaits doivent être sa priorité numéro un. Elle comprend « la vérité de ce que l'on est et de ce qu'on est capable de faire » (Foucault, 1997).

Et la femme en sang qui quitte le lavoir après être sortie victorieuse d'une raclée donnée à la Virginie suffisante et sardonique, n'est plus la femme désespérée qui pleure à la fenêtre en attendant son homme. Elle a été trompée et abandonnée avec ses deux fils. Elle lutte contre cela en construisant en elle-même l'éthique religieuse du travail. Elle sait ce qu'elle veut, elle a du courage, un plan et un rêve. Elle mentionne même l'importance de l'indépendance à Coupeau :

« Ah ! si vous croyez que c'est toujours amusant? On voit bien que vous n'avez pas été en ménage... Non, monsieur Coupeau, il faut que je pense aux choses sérieuses. La rigolade, ça ne mène à rien, entendez-vous ! J'ai deux bouches à la maison, et qui avalent ferme, allez ! Comment voulez-vous que j'arrive à élever mon petit monde, si je m'amuse à la bagatelle ? ... Et puis, écoutez, mon malheur a été une fameuse leçon. Vous savez, les hommes maintenant, ça ne fait plus mon affaire. On ne me repincera pas de longtemps. » (AS : 45)

La victoire sur Virginie est un tournant pour Gervaise, qui prend les choses en main. Elle travaille plusieurs ans ardemment au lavoir et s'occupe en même temps de ses enfants. Elle apprend à ressentir la fierté, le sens de l'accomplissement. Nous pouvons

parler d'une nouvelle Gervaise qui n'a besoin que d'elle-même pour s'occuper de sa famille.

Elle se distingue de la masse des travailleurs qui l'entourent par sa force et sa forte idée de soi. La distinction principale sur laquelle est le contentement ou plutôt l'absence de mécontentement qui domine l'esprit et l'âme d'environnement de Gervaise et la manque du désir de se libérer de ce chemin prédéterminé. Ce mécontentement qui se transforme en ambition, en rêve, est quelque chose qui fait de Gervaise une étoile brillante dans cette masse grise. Et pour pouvoir garder cette lumière ou cet éclat, pour pouvoir en changer les voies qui ont été construites ou en créer des nouveaux dans cet environnement, il faut certainement de la force. Rester concentré sur ses objectifs, économiser de l'argent, travailler dur et rester sobre sont de véritables défis pour Gervaise et Coupeau. La même force se retrouve dans le matérialisme religieux qui développe en elle et s'empare de Gervaise dans sa lutte contre son statut social. Un rêve, une pendule, une propre maison deviennent sa colonne vertébrale.

Gervaise dit qu'elle en a assez des hommes et qu'elle a tiré une célèbre leçon de son expérience avec Lantier. Qu'est-ce que Gervaise a appris de sa leçon avec Lantier ? Elle a notamment appris qu'elle devait prendre les choses en main et ne pas tomber dans le piège des promesses vides de sens comme le mariage et une vie prospère dans la ville que Lantier lui avait promis. Mais lorsque Gervaise accepte d'épouser Coupeau par pitié pour lui, il est clair que cette « fameuse leçon » n'a pas suffi. Elle cède encore à sa faiblesse de ne pas être assez égoïste. Mais il y a peut-être eu un certain égoïsme ou au moins un côté positif à épouser Coupeau. Bien qu'elle eût finalement été trop faible pour refuser la demande incessante et les manipulations irrespectueuses de Coupeau, le fait d'être une femme mariée, une opportunité que Lantier ne lui a pas offerte, pourrait être un symbole de statut. Gervais peut sentir que le mariage est noble et légitimise en quelque sorte son existence. On peut le constater plus tard dans le roman, lorsqu'elle rencontre Virginie :

Et, dès lors, elles s'appelèrent gros comme le bras madame Poisson et madame Coupeau, uniquement pour le plaisir d'être des dames, elles qui s'étaient connues autrefois dans des positions peu catholiques. (AS : 192)

Lorsque Gervaise rend visite à la sœur de Coupeau pour la toute première fois, un sentiment similaire se fait sentir, car elle ne croit pas que Gervaise soit la bonne épouse

pour son frère ou peut-être pas du tout une femme assez digne pour se marier puisqu'elle a déjà deux enfants.

Mais au moment où elle accepte d'épouser Coupeau, elle s'est déjà prouvée à elle-même et au monde entier qu'elle peut survivre et se débrouiller seule. Elle a travaillé de longues journées pour subvenir à ses besoins et à ceux de ses enfants. Elle devient une personne indépendante, pas une fille qui a construit sa vie autour des grands mots de Lantier, mais sans substance. Quand même nous voyons une perte presque immédiate de sa nouvelle indépendance. Elle n'est vraiment indépendante que pendant une courte période avant d'épouser Coupeau. Lorsqu'elle se marie, elle recommence à perdre son indépendance.

Au début du roman, Gervaise pense qu'elle est faible parce qu'elle n'est pas assez égoïste. Son désintéressement continu est la première preuve que sa fameuse leçon n'a pas été apprise et réapparaissent lorsque Coupeau se blesse en travaillant. Gervaise n'hésite pas à dépenser tout l'argent qu'elle avait économisé en achetant sa boutique pour s'occuper de Coupeau et lui donner le temps de récupérer, ce qu'il utilise pour se promener et boire. En plus de l'argent, elle donne du temps et de l'énergie pour s'occuper du ménage et des enfants le matin et le soir. Bien que l'accident soit un exemple assez cruel de destin littéraire, elle tombe une fois de plus dans un piège où elle est manipulée ou utilisée par son partenaire. Elle continue ainsi même lorsque Coupeau est de nouveau en bonne santé et elle le fait avec joie, comme si c'était son plaisir. Son bien-être dépend maintenant, comme c'était le cas avec Lantier, des caprices de Coupeau. Le mariage qui semblait être un pas en avant s'est avéré être le contraire puisqu'elle renonce maintenant son indépendance.

Après que Coupeau se consacre à la boisson, elle cède à nouveau à Lantier. Lorsque Lantier se fatigue à nouveau d'elle et que Coupeau ne veut plus rien avoir à faire avec elle, elle essaie de vendre son corps, ce qui signifie qu'elle est à nouveau dépendante de la générosité d'un homme, de n'importe quel homme. Elle ne reconnaît pas qu'à un moment donné, les hommes ont eu besoin d'elle et non l'inverse. Elle s'est remise sur pied après le départ de Lantier, mais pour une raison quelconque, elle ne peut pas s'empêcher de rechercher une sorte de présence masculine. C'est comme si elle était intrinsèquement dépossédée du fait qu'elle est une femme ou, pour être plus exact, on lui fait croire cela. Elle ne peut pas apprendre pleinement l'idée d'un ego, elle n'apprend

pas à être égoïste, une leçon très importante dans son cas et c'est pourquoi elle n'atteint pas l'indépendance mentale et physique dont elle a besoin.

Avant que les Coupeau ne soient riches, ils empruntent de l'argent pour se marier. Cela ne les affecte pas trop mais donne un certain ton. Après l'accident de Coupeau, lorsque leurs économies de plusieurs années ont disparu, elle emprunte de l'argent pour ouvrir sa propre blanchisserie. L'approche par étapes qui l'avait amenée jusqu'à penser à posséder sa propre entreprise a été mise de côté parce que l'univers avait d'autres projets. Elle s'était impatientée et sent alors que c'est maintenant ou jamais quand il s'agit de louer l'espace et d'ouvrir sa boutique. Mais en empruntant de l'argent, elle renonce encore plus à son indépendance. Son bien-être est à nouveau lié à quelqu'un d'autre. Bien que la famille Goujet n'ait pas d'autres motivations et qu'elle soit le seul groupe de personnes vraiment honnête à la Goutte d'Or, à part Gervaise, cela a encore un effet négatif sur elle. Principalement parce que les Goujet sont devenus pour Gervaise une sorte de banque ou de filet de sécurité sur lequel elle peut compter dans les moments difficiles. Mais elle commence à trop compter sur cela, comme elle l'a fait avec Lantier quand elle était jeune femme. Comme elle n'a pas ressenti les effets de l'abandon de ses propres économies pour ouvrir le magasin, à part les paiements mensuels aux Goujet, il est plus facile de commencer à abuser du système qu'elle s'est créé. On le voit dans la scène où elle veut être payée à l'avance pour le lavage que Gervaise fait pour Madame Goujet :

« Madame Goujet, dit-elle enfin, si ça ne vous faisait rien, je prendrais l'argent du blanchissage, ce mois-ci. »

Justement, le mois était très fort, le compte qu'elles venaient d'arrêter ensemble, se montait à dix francs sept sous. Madame Goujet la regarda un moment d'un air sérieux. Puis, elle répondit:

« Mon enfant, ce sera comme il vous plaira. Je ne veux pas vous refuser cet argent, du moment où vous en avez besoin... Seulement, ce n'est guère le chemin de vous acquitter; je dis cela pour vous, vous entendez. Vrai, vous devriez prendre garde. »

Gervaise, la tête basse, reçut la leçon en bégayant. Les dix francs devaient compléter l'argent d'un billet qu'elle avait souscrit à son marchand de coke. Mais madame Goujet devint plus sévère au mot de billet. Elle s'offrit en exemple: elle réduisait sa dépense, depuis qu'on avait baissé les journées de Goujet de douze francs à neuf francs. Quand on manquait de sagesse en



étant jeune, on crevait la faim dans sa vieillesse. Pourtant, elle se retint, elle ne dit pas à Gervaise qu'elle lui donnait son linge uniquement pour lui permettre de payer sa dette; autrefois, elle lavait tout, et elle recommencerait à tout laver, si le blanchissage devait encore lui faire sortir de pareilles sommes de la poche. Quand Gervaise eut les dix francs sept sous, elle remercia, elle se sauva vite. Et, sur le palier, elle se sentit à l'aise, elle eut envie de danser, car elle s'accoutumait déjà aux ennuis et aux saletés de l'argent, ne gardant de ces embêtements-là que le bonheur d'en être sortie, jusqu'à la prochaine fois. (AS : 190-191)

Ici le fait de ne pas avoir à compter entièrement sur elle-même lui permet de prendre les choses plus facilement et sans souci. La manque d'une indépendance, dans ce cas, financière lui permet de vivre au-dessus de ses moyens. Elle trahit la confiance des Goujet qui sont les seuls qui pensent vraiment à elle et à ses intérêts. Si elle avait dépendu d'elle-même, elle n'aurait pas fait cette erreur de vivre trop généreusement de façon répétitive et aurait peut-être appris à ses dépens plus tôt.

## **2.2. Travail**

La plus grande, plus importante et plus utile force qu'elle acquiert est son éthique du travail. Elle travaille sans relâche et sans fin en reconnaissant que c'est la seule voie possible et qu'elle a vu les résultats de ne pas travailler en vivant avec Lantier. Cela peut être considéré comme une prière ou une pratique religieuse, un rituel ou un sacrifice (dans ce cas-ci, d'elle-même, de son temps et de son énergie) auquel Gervaise prend part afin de satisfaire son ambition qui est animée par la même ferveur religieuse de matérialisme et de réussite financière. Au début du roman, Gervaise dit à Lantier :

«Enfin, avec du courage, on pourra encore s'en tirer... J'ai vu, hier soir, madame Fauconnier, la blanchisseuse de la rue Neuve; elle me prendra lundi. Si tu te mets avec ton ami de la Glacière, nous reviendrons sur l'eau avant six mois, le temps de nous nipper et de louer un trou quelque part, où nous serons chez nous... Oh! il faudra travailler, travailler... » (AS : 18)

Après avoir été abandonnée, sa ténacité au travail devient la principale façon de pratiquer son souci de soi. Cela lui donne une identité et devient un moyen d'atteindre son but. Elle se transforme en quelqu'un que tout le monde loue pour son travail

acharné. Lorsqu'ils emménagent avec Coupeau et achètent leurs propres meubles, elle voit les fruits de ce travail. Même lorsqu'elle ouvre sa propre blanchisserie, bien qu'avec de l'argent prêté, elle voit ces fruits, car l'argent ne lui aurait pas été prêté si elle ne s'était pas créée une image de femme responsable et travailleuse. On ne lui aurait pas confié l'argent auparavant.

Le plus grand sacrifice qu'elle fait, lorsqu'elle entre dans son nouveau statut social, est son éthique du travail. Le travail qui était jusqu'à présent sa croisade pour récupérer ou trouver une terre sainte devient une partie secondaire et ennuyeuse de sa vie. Il se met maintenant en travers de son chemin. Il lui prend un temps qu'elle préférerait bien passer autrement. Ce qui était inatteignable est maintenant élémentaire et les expériences traumatisantes sont à nouveau oubliées. Le moment le plus important ou l'apogée de la relation de Gervaise avec le travail est la fête du jour de son saint patron qu'elle a organisée dans sa blanchisserie.

La fête tombait justement un lundi. C'était une chance: Gervaise comptait sur l'après-midi du dimanche pour commencer la cuisine. Le samedi, comme les repasseuses bâclaient leur besogne, il y eut une longue discussion dans la boutique, afin de savoir ce qu'on mangerait, décidément. (AS : 211)

Elle se décida à mettre le couvert dans la boutique; et encore dès le matin, mesura-t-elle avec un mètre, pour savoir dans quel sens elle placerait la table. Ensuite, il fallut déménager le linge, démonter l'établi; c'était l'établi, posé sur d'autres tréteaux, qui devait servir de table. Mais, juste au milieu de tout ce remue-ménage, une cliente se présenta et fit une scène, parce qu'elle attendait son linge depuis le vendredi; on se fichait d'elle, elle voulait son linge immédiatement. Alors, Gervaise s'excusa, mentit avec aplomb; il n'y avait pas de sa faute, elle nettoyait sa boutique, les ouvrières reviendraient seulement le lendemain; et elle renvoya la cliente calmée, en lui promettant de s'occuper d'elle à la première heure. Puis, lorsque l'autre fut partie, elle éclata en mauvaises paroles. C'est vrai, si l'on écoutait les pratiques, on ne prendrait pas même le temps de manger, on se tuerait la vie entière pour leurs beaux yeux! On n'était pas des chiens à l'attache, pourtant! Ah bien! Quand le Grand Turc en personne serait venu lui apporter un faux-col, quand il se serait agi de gagner cent mille francs, elle n'aurait pas donné un coup de fer ce lundi-là, parce qu'à la fin c'était son tour de jouir un peu. (AS : 214)

Son travail commence à gêner et Gervaise le met de côté. En plus de n'avoir aucun problème pour organiser une fête dans le magasin le lundi, ce qui signifie fermer le magasin sans véritable raison, une idée qui ne lui serait pas venue à l'esprit quelques années auparavant, elle passe les jours précédents à la planifier. Elle décide d'organiser

la fête dans son magasin et transforme son espace de travail en une arène pour l'orgie animalière qui va avoir lieu. Gervaise jette littéralement son travail de côté pour ne pas gêner sa fête, sa chance de jouir un peu d'une fête qui célèbre l'imaginaire ou, pour être plus précis, l'imaginaire qui n'est accepté et célébré que par son excès. Enfin, elle est impolie envers une cliente dont l'argent et la confiance, car elle n'est de loin pas la seule blanchisseuse de la rue, sont les raisons pour laquelle elle peut organiser une fête. Elle oublie sur quoi repose son succès. Elle arrête de travailler pour son rêve. C'est maintenant une chose du passé, car elle se croit être bien établie et prospère. Elle ne travaille pas pour le sentiment de sécurité, pour avoir une maison et pour avoir quelque chose à manger, donc l'objectif a changé. Aujourd'hui, la seule raison de travailler est de pouvoir faire ces orgies. Laisser une impression de richesse aux autres devient son nouveau travail. Son éthique du travail a permis de maintenir sa vie. Sa religion de travailler, qui l'a aidée jusqu'à présent, s'est corrompue et amorce sa chute.

### **2.3. Excès**

Le manque de travail crée une culture de l'excès chez les Coupeau. Ils s'habituent à des choses plus fines, à la cupidité et à la glotonnerie et ils les pratiquent à chaque fois qu'ils en ont l'occasion. Ils deviennent connus pour cela. Gervaise est désormais la meilleure hôtesse du quartier, et non plus la travailleuse fiable.

La fête de Gervaise tombait le 19 juin. Les jours de fête, chez les Coupeau, on mettait les petits plats dans les grands; c'étaient des noces dont on sortait ronds comme des balles, le ventre plein pour la semaine. Il y avait un nettoyage général de la monnaie. Dès qu'on avait quatre sous, dans le ménage, on les bouffait. On inventait des saints sur l'almanach, histoire de se donner des prétextes de gueuletons. (AS : 210)

Son souci de soi a pris une mauvaise tournure et elle sait plus longtemps qui elle est ou ce qu'elle peut faire. La qualité de son travail fait défaut, elle devient paresseuse. Elle est désormais l'esclave de sa glotonnerie. Tout ce qu'elle a vécu jusqu'à présent n'a servi à rien puisqu'elle est sortie d'un trou, où la plupart seraient restés et seraient morts, juste pour être l'esclave de ses nouvelles assuétudes.

Quand elle acquiert les instruments pour réaliser son rêve est, nous pouvons remarquer que sa force et sa nouvelle religion se révèlent en fait ses faiblesses. D'après ce que nous avons observé jusqu'à présent, elle devrait être parfaitement équipée et prête à

réussir dans son entreprise parce qu'elle a raconté comment ils ont dépensé tout avec Lantier quand ils sont arrivés à Paris. D'une part, sa religion matérialiste semble de se charger de son esprit. D'autre part, elle encaisse les résultats de son travail trop tôt, ce qui obscurcit sa vision et son ambition. La religion dans laquelle elle a cédé semble être intrinsèquement « pécheresse » et immorale. Le fort sentiment de soi qui l'a envoyée en quête a fait d'elle une sorte de monstre avide, affamé à l'infini et sans cœur. Mais c'est aussi une caractéristique tout à fait humaine de s'habituer aux nouveaux luxes. Le luxe devient souvent un nouveau besoin à mesure que le niveau d'exigence d'une personne augmente. Lorsque cela se produit, il est important de se rappeler de quoi sont faites ces nouvelles normes et sur quoi elles reposent. Il est surprenant que Gervaise oublie cela.

On pourrait dire ici que ce qu'elle pensait être sa faiblesse, qu'elle n'était pas assez égoïste, était peut-être nécessaire et aurait pu la sauver. Mais il se peut aussi que le fait qu'elle avait l'impression de vivre jusqu'à présent pour, grâce ou avec l'aide d'autres personnes, lui ait donné l'impression d'avoir une lourde dette envers elle-même. Cette fois-ci, elle a le sentiment que tout ce qu'elle a, c'est grâce à son propre travail et à sa lutte. Cela signifie qu'elle se sent très libre de profiter des résultats de cette lutte et qu'elle se sent presque redevable à elle-même. C'est presque comme si elle sentait qu'elle a maintenant le droit d'être complètement égoïste parce qu'elle ne l'a pas été suffisamment durant sa vie. Un étrange changement se produit dans l'esprit ou l'âme de Gervaise. Elle le sait de son expérience personnelle, mais n'est toujours pas consciente de la portée de ses actions. Elle est presque comme un serpent qui travaille ardemment pour attraper sa propre queue et se mange ensuite tout vivant. En même temps, nous la voyons s'accoutumer à la chute de sa vie comme elle l'a fait avec les nouveaux biens. Elle accepte tout à fait tous les effets négatifs que son nouveau mode de vie a sur elle et les ignore même. Elle réapprend à vivre une vie pauvre aussi vite qu'elle a vécu avec la vie riche.

En fait le sentiment d'identité susmentionné, qui a commencé comme la force de Gervaise mais est devenu une faiblesse, pourrait être la raison de l'échec de Gervaise. Plus elle a commencé à se consacrer à ses nouveaux besoins, plus elle s'est éloignée de son objectif. Elle est devenue elle-même le centre de son projet, pas le magasin, ni une maison, ni ses enfants, ni son mari. Mais il faudrait aussi se demander pourquoi, selon le narrateur, elle n'a pas le droit de céder au moins un peu à ces besoins ?

Pourquoi les attentes et/ou les exigences qui lui sont imposées en tant qu'être humain sont-elles beaucoup plus grandes que celles des autres ? Pourquoi Gervaise est-elle punie pour ce à quoi tout le monde se livre, alors qu'elle a travaillé pour cela ? Il semblerait que l'excès soit le mot clé ici. Une route glissante vers un égo qui se transforme lentement en un monstre affamé et qui finit par dévorer la personne elle-même ; telle est la route sur laquelle Gervaise s'est perdue

Elle ne respecte pas l'idée d'avoir des besoins avant de céder au plaisir. (Mozère 2004 : 3) En cours de route, elle perd les besoins qui l'ont poussée au début à entreprendre sa nouvelle vie et l'équilibre se perd. Seul le plaisir demeure et l'acquisition du plaisir devient un nouveau besoin qui semble plus fort que tous les besoins qu'elle a éprouvés auparavant. Cela peut aussi expliquer la perte de la force qu'elle avait, car toute son énergie est maintenant convertie pour satisfaire ses nouveaux besoins qui continuent de croître jusqu'à ce qu'ils dépassent Gervaise. Cela signifie que tout le reste tombe dans le néant car Gervaise oublie assez facilement ce qui était important pour elle. Elle s'amuse, apprécie sa nouvelle vie et a l'impression que se consacrer à cette religion matérialiste a finalement porté ses fruits. Jusqu'à ce qu'elle se retrouve face à la cupidité, la paresse et la glotonnerie qui ont pris le dessus sur son esprit et qu'elle ne peut entretenir. Gervaise se retrouve dans un cercle vicieux d'où il n'y a pas d'issue.

En observant Gervaise, on peut dire qu'en essayant de combattre contre une existence plutôt douloureuse qu'elle partage avec d'autres travailleurs et qui ressemble souvent plus à de la souffrance qu'à de la vie, elle fait des sacrifices. Ces sacrifices sont les accomplissements de son souci de soi. Au début, elle sacrifie son temps et son énergie en travaillant et en économisant de l'argent, mais au fur et à mesure que son attention se déplace, elle commence à faire des sacrifices que nous pouvons qualifier de mauvais en tenant compte de leurs conséquences. Elle sacrifie son indépendance pour une dépendance qui lui donne plus de facilité d'esprit, elle sacrifie son travail pour faire place à la glotonnerie et elle sacrifie sa liberté naissante pour nourrir cette glotonnerie. Si elle avait fait les bons sacrifices, elle aurait peut-être pu échapper à la souffrance qu'est son existence.

### 3. Échec

Dans ce chapitre, nous examinons les raisons possibles pour lesquelles Gervaise a échoué dans sa mission et pourquoi cela n'a pas été possible en premier lieu.

#### 3.1. Rêve

La conquête de Gervais échoue. Elle arrive à un niveau où elle aurait pu facilement réaliser son rêve, mais c'est alors qu'elle commence à tomber et qu'elle tombe plus profondément et plus durement qu'auparavant. Mais nous apprenons que son âme et son esprit ne sont manifestement pas assez forts pour faire face aux nouveaux "luxes" auxquels elle s'expose. C'est quelque peu ironique. Principalement parce qu'au début du roman, elle est présentée comme le contraire. Le pouvoir de verbaliser ses rêves et ses ambitions à Coupeau au début du roman est la preuve de cette force et distingue Gervaise des vagues grises qui noient les rues de Paris dans le monde de Zola qui semblent n'avoir aucune idée de la direction dans laquelle elles vont et semblent suivre un chemin prédéterminé.

Gervaise sans le sou qui pleurait en attendant Lantier n'aurait pas eu le courage d'évoquer un rêve. On peut dire que compte tenu de sa position dans la vie, le rêve est difficile à réaliser. On est loin du néant initial qui était pour elle d'ouvrir son entreprise, mais elle y parvient. Ironie cruelle, mais il s'avère que ce rêve se transforme en une description de tout ce que sa vie ne deviendra pas.

Mais elle, à cette heure, se sentait joliment changée et décatie. Elle n'était plus en bas, d'abord, la figure vers le ciel, contente et courageuse, ambitionnant un bel appartement. Elle était sous les toits, dans le coin des pouilleux, dans le trou le plus sale, à l'endroit où l'on ne recevait jamais la visite d'un rayon. Et ça expliquait ses larmes, elle ne pouvait pas être enchantée de son sort. (AS : 333)

Après que Gervaise ouvre sa propre blanchisserie, les lecteurs voient se réaliser le rêve de Gervaise (ou du moins le moment où il peut commencer à se réaliser) de vivre une vie tranquille et d'avoir une certaine stabilité financière. Pour quelques moments, la blanchisserie devient un paradis grâce au travail acharné et au dévouement de Gervaise. Mais à mesure que sa morale se corrompt à cause de nouveaux biens

jusqu'alors qui lui étaient inconnus, sa blanchisserie et son rêve commencent aussi à se dégrader - la propreté devient moins importante, elle ne prend plus autant soin du linge de ses clients qu'avant, la paresse et la glotonnerie envahissent son petit havre de paix.

Si l'on se rappelle le rêve de la Gervaise se termine par un souhait de mourir dans son propre lit après avoir travaillé toutes ces années. Nous pouvons dire que le lit dans lequel elle finit est le sien, mais probablement pas celui qu'elle avait imaginé.

Gervaise appelait ça la paillasse; mais, à la vérité, ça n'était qu'un tas de paille dans un coin. [...] Est-ce que la paillasse ne suffisait pas? Même la toile était allée rejoindre celle du matelas; ils avaient ainsi achevé de manger le dodo, en se donnant une indigestion de pain, après une fringale de vingt-quatre heures. On poussait la paille d'un coup de balai, le poussier était toujours retourné, et ça n'était pas plus sale qu'autre chose. (AS : 413)

Il est impressionnant de constater que dans son rêve, Gervaise voulait mourir dans son lit après des années à avoir trimé. Après des années de dur labeur, elle s'est en effet retrouvée dans son propre lit à la blanchisserie, mais le tas de pailles était le résultat de nombreuses années d'inactivité.

On peut peut-être parler d'une sorte de destin littéraire qui joue avec Gervaise. On lui donne un espoir qui, sous le prétexte de son appartenance sociale, se révélera faux. Qu'à la fin, elle n'a en fait eu aucune chance de s'échapper et le fait qu'elle avait même essayé est la partie la plus remarquable de son histoire. Cela est également lié à l'idée d'une ville maléfique qui enchante et avale ses habitants. Lorsqu'elle regarde la maison où elle meurt et où se trouve sa blanchisserie, l'entrée de la maison semble être "une gueule ouverte" (AS : 442). Une fois de plus, le destin ne semble pas être accidentel ou surnaturel mais plutôt socialement construit. Une famille aisée aurait peut-être pu survivre à l'accident du mari sans que celui-ci ne devienne un alcoolique paresseux pendant sa guérison. Dans le monde de la Goutte d'Or, la règle semble être soit le travail, soit l'alcool, soit les deux. Le contexte social dans lequel tout est arrivé à la famille Coupeau ne leur donne pas la liberté de faire des détours car il est si facile de tomber complètement de la route. Un rêve ne suffit pas pour faire tourner le moteur, surtout si on l'oublie.

### 3.2. Oubli

La principale caractéristique de sa disparition a été son incapacité à tirer les leçons de ses erreurs déjà commises. Nous avons appris de son récit qu'elle a déjà été victime de ce qui sera sa fin. Elle a déjà vécu et reçu une leçon de ce que signifie surestimer sa position et son pouvoir quand elle a déménagé à Paris avec Lantier et qu'ils ont réussi à dépenser tout l'argent qui était censé être pérenniser leur vie dans la ville. En considérant l'histoire qu'elle nous raconte, elle est censée connaître les risques de céder à l'excès, mais pour une raison quelconque, elle semble souffrir d'une sorte d'amnésie sélective en remontant l'échelle sociale. À mesure qu'elle se rapproche de ce qu'elle avait souhaité, elle semble oublier le passé et semble oublier de se soucier de l'avenir. Nous avons déjà parlé d'un phénomène similaire chez elle lorsqu'elle a comparé sa vie en ville à une vie à la campagne. Elle oublie les choses qu'elle a dû endurer là-bas et les raisons de son départ.

Nous pouvons noter un changement qui se produit dans la pensée de Gervaise, le fait qu'elle semble perdre la capacité de penser à l'avenir ou au passé. Au début du roman, Gervaise est capable de penser 20 ans à l'avance. Elle a un plan complet. Lorsqu'elle se baigne dans les fruits de son travail, la ligne du temps dans son esprit paraît se rétrécir jusqu'à hier, aujourd'hui et demain. Alors qu'à un moment donné, elle pouvait travailler de l'aube au crépuscule pendant de nombreuses années tout en ayant un objectif qui, pendant les premiers mois et les premières années, lui apparaissait impossible à atteindre et pourtant elle y est parvenue. Elle avait un objectif à atteindre. Elle avait une raison de se lever et de travailler sans se plaindre. Mais elle oublie cet objectif et sans cela elle perd son chemin. En dépensant chaque franc qu'elle gagne en produits de luxe et en ayant l'audace de renvoyer une cliente qui est venue se plaindre, elle a clairement perdu de vue autre chose qu'elle-même dans le moment présent. Lorsque le client la dérange et que Gervaise la renvoie elle ne pense pas à toutes les autres occasions de s'amuser un peu qu'elle a déjà eu et à toutes celles qui restent à s'amuser, si elle ne renvoie pas les clients. Mais la seule chose qui comptait était cette occasion et ce moment précis. Elle n'a répondu qu'à ses besoins les plus imminents. Nous pouvons remarquer le même effet chez Coupeau lorsqu'il commence à mal tourner après son accident et le succès de la nouvelle boutique de Virginie qui une fois sa vengeance contre Gervaise accomplie disparaît.



Gervaise semble d'oublier ses expériences (négatives) antérieures. Cela la rend pratiquement incapable d'apprendre de ses erreurs. Cela est lié à son incapacité à planifier à l'avance. On pourrait penser qu'après les expériences traumatisantes que Gervaise a traversées, il serait plutôt difficile de les oublier. En ce sens, elle est assez semblable aux masses grises dont elle diffère pourtant beaucoup au début du roman - les travailleurs qui prennent leur salaire, le boivent, puis retournent au travail pour en acheter d'autres et doivent ensuite reprendre le travail. Gervaise est coincée dans un schéma similaire qui est beaucoup plus large et qui prend des virages beaucoup plus lents.

### **3.3. Liberté**

Le but ultime de Gervaise en essayant d'échapper à sa dépossession est la liberté. Lorenzini (2018 : 8) souligne dans son article l'idée Foucault que « nous devons toujours nous méfier de la libération » parce que cela peut « facilement se transformer en de nouvelles formes de domination », ce qui est arrivé à Gervaise. Cela signifie que, dans le monde de *L'Assommoir*, elle n'a pas pu devenir vraiment libre et d'ailleurs - elle a été punie pour cela. Si elle avait accepté son sort à l'hôtel Boncoeur comme tous les travailleurs autour d'elle, elle aurait peut-être vécu une vie meilleure. La tourmente qui a accompagné son arrivée aux portes de la liberté et sa chute plus loin que jamais ont clairement laissé des traces sur l'âme de Gervais que les travailleurs autour d'elle ne pouvaient ni imaginer ni vivre. Mourir sous les escaliers était la contre-attaque du système qui avait le sentiment qu'une partie de celui-ci essayait de s'échapper.

Nous pouvons faire une analogie avec un sujet néolibéral qui, selon Foucault, est une entrepreneure d'elle-même. Daniele Lorenzini décrit ce sujet comme une personne « qui est encouragée à maximiser son propre "capital" [qui ne consiste pas seulement en] ses aptitudes et compétences, mais aussi son patrimoine génétique et son milieu culturel ». (2018 : 9) Gervaise est bonne dans ce qu'elle fait, elle a les compétences, mais l'espace qui l'entoure avec ses habitants ne permet pas à cette liberté de prendre forme. Les tentatives de souci de soi de Gervaise échouent, elle oublie l'intérêt de tout cela et devient incapable de juger les raisons et les conséquences de ses propres

actions. Les travailleurs ivres qui l'entourent vivent dans cette même ignorance douce-amère. On peut dire que Gervaise n'a pas du tout été libre depuis son arrivée à Paris et qu'avant cela, elle n'était pas libre ni de son héritage ni de ses origines.

Lorenzini argumente que la liberté doit être comprise comme un « champ stratégique de relations qui n'est jamais stable, mais toujours en mouvement ». Selon cette définition, personne dans le monde de *L'Assommoir* n'est libre parce que tout le monde et toutes les relations sont stables. Gervaise est le seul à essayer d'apporter du mouvement dans ce monde. Mais comme elle est la seule, sa mission échoue et elle est incapable de sortir de ce soi-disant environnement stable. C'est une tâche trop importante pour qu'elle puisse l'assumer seule et surtout en tant que femme à son époque. Le succès qu'elle obtient à un moment donné crée une illusion de liberté dont elle commence à abuser et ceci jusqu'à la dernière goutte. Pendant un court instant, elle est même libérée de son boitement, héritage de son père, qui avait auparavant réduit sa valeur aux yeux de beaucoup de gens. Cet abus de liberté lui a été imposé par son entourage, les gens et la ville, car elle sentait qu'elle était légitime d'étaler sa liberté devant eux. Comme elle l'a vite découvert lorsqu'elle a recommencé à vendre ses biens pour le plaisir, ce n'était pas une liberté, mais un nouveau piège dans lequel elle s'était lancée. Elle devient l'incarnation des gouvernements néolibéraux qui, selon Foucault, sont « le gouvernement des désirs, par les désirs et pour les désirs ». Elle le prouve par sa glotonnerie sans fin.

Gervaise pensait que l'idée de liberté était possible. L'idée de se retirer un jour peut-être à la campagne. Ce fut son erreur fatale, car elle ne s'est pas rendu compte qu'un changement uniquement en elle n'est pas suffisant. Un changement beaucoup plus important est nécessaire pour qu'elle soit libre.

## Conclusion

Nous avons remarqué que l'espace que Gervaise habite est relatif à sa dépossession et que la vie dans la ville est en elle-même s'agit d'un pas non pas vers mais loin d'une chance d'avoir une vie meilleure – bien qu'elle la promet, empêche Gervaise d'y arriver. Mais l'espace autour d'elle s'améliore au fur et mesure qu'elle pratique son souci de soi. Elle ne parvient pas à l'appliquer efficacement parce qu'elle n'est pas capable de le gérer sans tomber dans des excès comme elle entreprend sa quête sous un faux prétexte que son rêve est possible. La pratique du souci de soi infructueux entraîne l'incapacité d'apprendre de ses erreurs et elle oublie son but initial. En analysant la quête de Gervaise nous avons trouvé qu'elle échoue parce qu'elle est dépossédée de sa liberté fondamentale, de son libre arbitre et de l'opportunité de se libérer.

À cause de cela, il n'est pas possible pour elle de sortir de la dépossession dans laquelle elle se retrouve. Gervaise se trouve dans un piège qui commence à jouer contre elle. Cela se manifeste autour d'elle soit par être exploité par les hommes qui l'entourent, soit par l'apparition de nouvelles tentations. Le mieux qu'elle pouvait faire dans sa situation était d'essayer et elle l'a fait, mais seulement pour prouver qu'il était intrinsèquement impossible d'échapper à son destin social. Le monde de *L'Assommoir* s'avère être un piège où habitent les individus comme Gervaise, et duquel ils n'essaient même pas de s'en extirper. *L'Assommoir* raconte l'histoire d'un individu et d'une femme mais son histoire illustre aussi plus généralement la société de l'époque et d'une classe sociale qui est dépossédée d'un bien humain le plus important – la liberté. Peut-être la quête de Gervaise devait être impossible pour que Zola ait pu montrer cette impossibilité. Le piège présenté dans *L'Assommoir* n'est pas seulement l'évolution d'une dépendance qui deviendra fatale mais la vie d'une ouvrière (et d'une femme) en général. Gervaise a dû échouer pour qu'une Gervaise réelle puisse un jour réussir. En montrant Gervaise comme un rouage qui rejette sa machine, en donnant une voix et une langue vulgaire, l'argot des ouvrières, aux gens réduit au silence, Zola nous montre le défaut crucial de ce piège qui ne donne aucune opportunité pour réussir dans l'accomplissement de soi, des ambitions ou des rêves. Ce piège est semblable à un système défectueux pour lequel son fonctionnement et ses résultats sont plus importants que la qualité ou l'état de ses parties. Bien que Gervaise vive dans à la fin

de 19<sup>ème</sup> siècle, nous ne pouvons pas dire avec certitude si son destin eût été différent aujourd'hui. Bien sûr, le point du départ moyen peut être différent mais l'essence des illusions et des rêves des classes moyennes aujourd'hui est similaire à celles de Gervaise il y a plus de cent ans. En plus, n'oublions pas les masses qui vivent toujours dans la pauvreté et comment la plupart du capital est partagé dans notre monde entre si peu de personnes.

L'idée de ce mémoire peut être développé davantage en élargissant le corpus avec les autres romans du Zola et analyser comment ce manque de la liberté se présente et comment cela se compare avec celle du Gervaise. On peut analyser le degré de liberté chez les personnages différents dans les espaces différents et quelles en sont les conséquences sur leur liberté. De plus, nous pourrions passer chaque roman de Zola au prisme de la dépossession. Un bon exemple serait avec Nana, héroïne éponyme du roman de Zola et fille de Gervaise, afin d'essayer d'identifier d'autres formes de la dépossession dans un contexte différent.

## Bibliographie

ANNIST, A. 2019 « Kuidas onu Heino hakkas ühiskonnale vastu. Intervjuu Aet Annistiga » in *Müürileht*. En ligne <https://www.muurileht.ee/kuidas-onu-heino-hakkas-uhiskonnale-vastu-tootama-intervjuu-aet-annistiga/>. Consulté le 12 mai 2020.

BORY, J-L. 1978. *Préface de Jean-Louis Bory dans L'Assommoir*. Paris : Gallimard.

LORENZINI, D. 2018. « Governmentality, subjectivity, and the neoliberal form of life », in *Journal for Cultural Research*, 22:2, p. 154-166. DOI: 10.1080/14797585.2018.1461357

MOZÈRE, L. 2004. « Le « souci de soi » chez Foucault et le souci dans une éthique politique du care. » in *Le Portique* 13-14. En ligne <http://journals.openedition.org/leportique/623>. Consulté le 13 mai 2020.

REVEL, J. 2009. *Le Vocabulaire de Foucault*. Ellipses : Paris.

AS = ZOLA, É. 1999. *L'Assommoir*. Paris : Hachette.

## Resüme

*„Gervaise ja ilmajäetus Émile Zola romaanis „Lõks” ”*

Käesolev bakalaureusetöö vaatab Émile Zola romaani „Lõks“ läbi ilmajäetuse mõiste. Töö eesmärgiks on vaadelda kuidas väljendub ilmajäetus romaanis, kuidas peategelane Gervaise ilmajäetusest põgeneda üritab ning miks see lõpuks ebaõnnestub ning võimatuks osutub.

Töö jaguneb kolmeks osaks. Esimeses osas vaadeldakse romaanis esinevat ruumi. Täpsemalt linna, Pariisi, kus sündmustik areneb ning Gervaise'i eluruume. Teises osas analüüsitakse, kuidas rakendab Gervaise oma elule prantsuse filosoofi Michel Foucault' ideed enesehoolest ehk mida teeb Gervaise aktiivselt oma ilmajäetusest väljumiseks ning mis on selle tagajärjed. Kolmandas osas võetakse vaatluse alla peamised põhjused, miks Gervaise ettevõtmine oma elujärke parandada ebaõnnestub.

Teose analüüsist näeme, et linn ja eluruumid illustreerivad Gervaise'i ilmajäetust. Kerkib esile linna ja maa vastandumine, mis viitab samuti Gervaise'i elukvaliteedi langemisele. Gervaise'i püüded rakendada enesehoolt, proovides saavutada iseseisvust, teha armutult tööd ja ennast selle eest premeerida, ebaõnnestuvad, sest Gervaise langeb liialdustesse. Liialduste tulemustena kaob Gervaise'i perspektiiv minevikku ja tulevikku – ta unustab tehtud vead ja ei suuda neist õppida ning tema elu koondub hetke vajaduste rahuldamise ümber.

Töös jõutakse järeldusele, et Gervaise'il ei olnudki võimalik kunagi oma ilmajäetuse eest põgeneda, sest ta ei ole vaba inimene. Ta on väike osa suures masinavärgis, mille lõksus ta on nagu teisedki selle masina osad. Tema püüded sellest lõksust väljuda ebaõnnestub sest tal puudub vabadus ja õigus seda teha. Ruumid, inimesed, päritolu ja keskkond tema ümber ei luba tal põgeneda ega muutuda, sest ilmajäetus, mille all Gervaise kannatab, on süsteemne viga selles masinavärgis, mille osa ta on. Temal üksi selle muutmiseks jõudu ei jagu.

## **Lihtlitsents lõputöö reprodutseerimiseks ja üldsusele kättesaadavaks tegemiseks**

Mina, Neit-Eerik Nestor

1. annan Tartu Ülikoolile tasuta loa (lihtlitsentsi) minu loodud teose „Gervaise et la dépossession dans *L'Assommoir* d'Émile Zola“, mille juhendaja on Tanel Lepsoo, reprodutseerimiseks eesmärgiga seda säilitada, sealhulgas lisada digitaalarhiivi DSpace kuni autoriõiguse kehtivuse lõppemiseni.
2. Annan Tartu Ülikoolile loa teha punktis 1 nimetatud teos üldsusele kättesaadavaks Tartu Ülikooli veebikeskkonna, sealhulgas digitaalarhiivi DSpace kaudu Creative Commons'i litsentsiga CC BY NC ND 3.0, mis lubab autorile viidates teost reprodutseerida, levitada ja üldsusele suunata ning keelab luua tuletatud teost ja kasutada teost ärieesmärgil, kuni autoriõiguse kehtivuse lõppemiseni.
3. Olen teadlik, et punktides 1 ja 2 nimetatud õigused jäävad alles ka autorile.
4. Kinnitan, et lihtlitsentsi andmisega ei riku ma teiste isikute intellektuaalomandi ega isikuandmete kaitse õigusaktidest tulenevaid õigusi.

Neit-Eerik Nestor

**14.05.2020**